



Elle oublie tout. Quand la famille Maaref se pose dans sa ville natale à Ghomrassen, dans la région de Tataouine, au sud de la Tunisie, elle se laisse porter par les rituels estivaux : mariages, sorties à la mer. Puis reprend son envol pour préparer la braderie de Lille dans son kebab, le « Zem, Zem ».

AURÉLIE JOBARD
 > aureliejobard@nordeclair.fr

ici, ce ne sont plus les factures du kebab de la famille Maaref, le Zem, Zem, qui pleuvent, mais les faire-part de mariage. Juillet. Il fait chaud. 45 degrés. Loin de la fraîcheur lilloise, on frappe à la porte de leur maison de Ghomrassen dans le sud tunisien, précisément dans le gouvernorat de Tataouine. Ce sont les cousins et cousines qui invitent à tour de rôle aux festivités. « En juillet, je reçois deux à trois convocations par jour. Ce mois-là n'est pratiquement consacré qu'à ça, explique Zora, l'épouse de Mohamed Maaref, qui avoue apprécier le mois d'août parce que c'est plus reposant et qu'on s'offre quelques jours à la mer, à Zarzis, près de Djerba. » Mais elle sait aussi que ce rituel fait partie du dépaysement. Des vacances et du retour dans la famille. Cette fois on y est, c'est sûr.

Trois jours de ménage

C'est à Ghomrassen que Zora et Mohamed revoient frères, sœurs, oncles et tantes installés en France. On trouve toujours le moyen de venir au même moment. On va alors se raconter sa vie, ses soucis, ses joies pendant deux mois.

Pour Zora, c'est autour de quelques séances de ménage que les causeries commencent. « Notre maison reste fermée durant un an. Bien que nous protégeons d'une année à l'autre nos meubles et les denrées, les vents de sable vous donnent beaucoup

LES ROUTES DU « RETOUR AU PAYS » (5/5)

Tataouine : le bout du monde des Maaref



Mohamed profite de son retour au pays pour photographier dans sa tête les paysages. Ici, il redécouvre Chénini, un village berbère.

de travail. En gros, vous ne voyez plus le carrelage, décrit-elle. Alors, tout en rigolant, nous relavons tout, la vaisselle, les draps, les rideaux, les couvertures. » Trois jours de ménage environ. Et elle fait de même dans la maison de sa sœur. Zora est arrivée à Ghomrassen

dois en profiter. Chaque fois que j'arrive à Ghomrassen, je pleure. Chaque fois que je repars, je pleure aussi. Heureusement, maintenant, il y a Internet. On peut se voir, de temps en temps. » Halima est venue une fois à Lille, « j'ai aimé », livre-t-elle, se reposant dans l'entrée de la maison familiale.

« En juillet, je reçois deux à trois convocations de mariage par jour. Ce mois-là n'est pratiquement consacré qu'à ça. Le mois d'août est plus reposant. » ZORA MAAREF, la mère de famille

avant Mohamed pour profiter de sa maman, Halima Mabouj, et de sa sœur qui habitent toujours dans la ville natale. « Je suis venue avec Inès, la petite dernière. On a fait le bilan de fin d'année scolaire en avance et puis, nous avons quitté Lille. »

Zora essaie aussi de venir lorsqu'elle a « un petit creux dans l'année. Ma mère a 83 ans, je

ner ensemble tout un après-midi. À apprécier les pâtisseries au goût si particulier ici. À voyager avec le doux parfum d'Aïcha qui vous embaume pour vous souhaiter la bienvenue dans sa maison. « On oublie tous les tracassés. Moi, j'oublie même le français », a remarqué Zora.

« Tout le monde se connaît » Les parents de Mohamed sont décédés mais ici il en connaît du monde. Impossible de faire plus de 500 mètres sans aller saluer un ami, un cousin. Et Mohamed a son petit plaisir. Prendre la voiture qu'il loue pour les vacances et rouler. Rouler tout en photographiant dans sa tête le paysage. Perdu, petit, entre ces chaînes de montagnes et ce désert regorgeant de mystères.

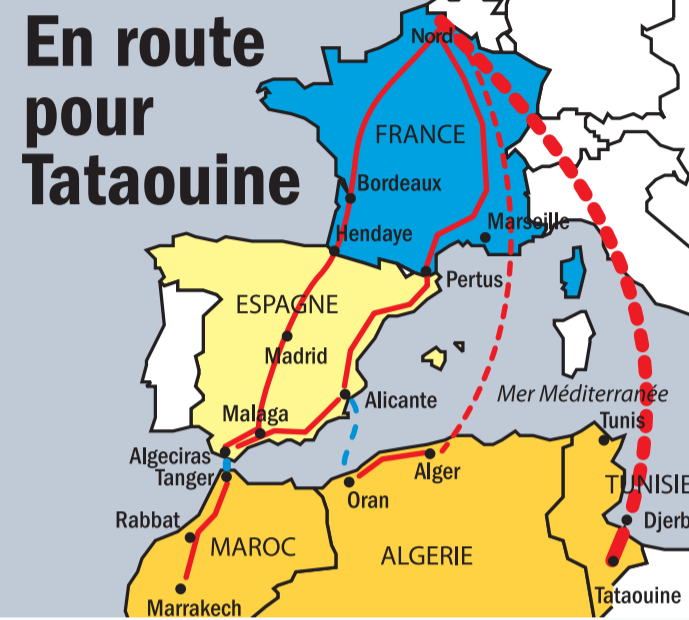
Vient l'heure de la sieste, moment incontournable des vacances à Ghomrassen. « Il fait tellement chaud. Tu ne peux pas sortir entre 9 heures et 17 heures. »

Il y a aussi les balades en ville, le soir. Car Ghomrassen vit plutôt à la tombée de la nuit. Les feux de circulation n'existent pas ici. Pas besoin non plus de mettre sa ceinture de sécurité. Et ces vieilles 504 qui défilent dans les rues étroites de la ville, les conducteurs évitant ânes ou chevaux. Ce sont tous ces petits riens qui transportent la famille Maaref ailleurs. « Cela ne pose aucun problème. Comme tout le monde se connaît, on se laisse passer. On se salue en même temps. Personne ne se plaint », note la jeune Inès.

Au coucher, le dépaysement se poursuit. On s'endort avec le folklore des mariages. Parfois jusqu'à trois heures du matin, tabalas et feux d'artifices résonnent dans la ville. Puis laissent place au ciel étoilé d'Afrique. Et à cette lune que Zora et Mohamed aiment contempler, chaque soir, de leur terrasse. ●

Il y a aussi les balades en ville, le soir. Car Ghomrassen vit plutôt à la tombée de la nuit. Les feux de circulation n'existent pas ici. Pas besoin non plus de mettre sa ceinture de sécurité. Et ces vieilles 504 qui défilent dans les rues étroites de la ville, les conducteurs évitant ânes ou chevaux. Ce sont tous ces petits riens qui transportent la famille Maaref ailleurs. « Cela ne pose aucun problème. Comme tout le monde se connaît, on se laisse passer. On se salue en même temps. Personne ne se plaint », note la jeune Inès.

LE PLUS DU WEB
 Retrouvez notre album photos sur :
www.nordeclair.fr



Zora dans sa maison à Ghomrassen cueillant une figue.

Le refuge berbère de Meriam et le ksar d'Houcine

On aime entretenir la mémoire de sa terre natale. Sur notre route en direction de Chénini, village visité par 1 500 touristes par jour, nous avons croisé Meriam dans son refuge et Houcine, dans son ksar. Deux pages d'Histoire.

Plus l'on avance vers Tataouine, plus la chaleur devient difficile à supporter. Le Sahara est proche. Nous nous rendons à Chénini, un village érigé sur les montagnes où les maisons sont creusées dans la roche. Les touristes sont nombreux. « 1 500 par jour » précise un guide.

À l'image des maisons troglodytiques que l'on peut trouver en France, ces grottes qui abritaient jadis des Berbères fascinent. Alors que nous grimpons pour apprécier de plus près cette mosquée blanche plantée là, à flanc de montagne, apparaît cette femme, intrigante lorsque du coin de l'œil elle vous observe furtivement puis vous sa-

lue. Meriam a 80 ans. La vieille femme a, semble-t-il, l'habitude des gens de passage. Elle se livre, sans fard. « J'habite ici, à Chénini, depuis 63 ans. Je n'ai jamais quitté cette Gharen (grotte). Je me sens bien dans cet endroit car cette roche permet d'avoir de la fraîcheur en été et de la chaleur en hiver. » Son mari est décédé il y a vingt ans. Comme la plupart des habitants de cette région du sud de la Tunisie, lui aussi avait quitté sa terre pour la capitale, Tunis. « Il vivrait des savons. » Le couple a eu trois filles et un garçon. Mais Meriam habite seule dans son trois pièces. L'une abrite son lit et sa machine à tisser. La deuxième, sa cuisine rudimentaire, une gazinière, des ustensiles. Et la troisième ghorfa (pièce) sert de réserve. Meriam vit majoritairement des dons des touristes. La vieille femme a bien l'intention d'y finir ses jours car, dit-elle : « Je ne sais pas me servir des choses modernes alors je préfère me

Ghomrassen, « la carte de France »

Perchés dans les montagnes parfois sans voir une goutte d'eau pendant un an, les Ghomrassiens n'ont pas la vie facile. Seuls 10 % d'entre eux ont choisi d'y faire leur vie. Les autres vivent en France et reviennent seulement en été.

La nuit vient de tomber. Les volets des maisons sont fermés. On se protège de la chaleur. À l'inverse, dans les rues, tout prend vie. Les épiciers affichent « ouvert ». Les vendeurs de pizzas et de poulets n'en finissent pas d'accueillir les clients. Les cafés font le plein. On vient fumer le narguilé. Jouer aux dominos. Boire un thé. Nous sommes allés prendre la température au Café de l'Étoile et dans les rues de Ksar Hadada (lire ci-dessous), ville où a été tournée une partie du film *La Guerre des étoiles* de George Lucas.

« Que des Français »

Surprenant. Comme à Ghomrassen, l'immatriculation des voitures dessine la carte de France. Tiens, des Roubaisiens. Puis des Lillois. « On tient les kebabs la Pyramide et le Djerba près de la gare Lille Flandres. Nous sommes en vacances dans la famille. » Un peu plus loin Paris, Lyon ou encore Marseille. Assis à la terrasse du Café de l'Étoile, il y a bien quelques habitants de Ghomrassen et des

alentours, mais ils sont très peu. On entend plutôt ici ou là des bribes de langue française. « C'est simple, ici à notre table, vous n'avez que des Français. Nous sommes tous cousins et nous nous voyons seulement en Tunisie, l'été », assurent ces jeunes. En fait, à Ghomrassen, on compte seulement 10 % d'habitants à l'année. Les 90 % restants sont tous des Français qui reviennent pour l'été. Selon la sœur de Zora, qui habite toute l'année dans la ville natale, vivre ici au quotidien n'est pas facile. Le sol est pauvre, les ressources pratiquement inexistantes car les pluies sont rares. Les températures élevées, jusqu'à 47 degrés en été. Seule culture :

l'olive. Depuis quelques années, heureusement, l'État viendrait en aide aux agriculteurs, selon Mohamed Maaref. « Vous voyez au pied de l'olivier ? C'est un système d'irrigation financé par le gouvernement. » La ville de Ghomrassen change donc de couleur durant juillet et août. Ce n'est pas pour déplaire aux commerçants qui triplent leurs ventes. On achète accessoires pour les mariages ou épices, on profite aussi des salons de coiffure et des mains de fée de ces femmes qui teintent vos cheveux au henné. Pour Mohamed, c'est clair, « les devises de la France permettent à Ghomrassen et à la Tunisie en général de se développer ». ● A.J.



Inès, la petite dernière de la famille Maaref, dans un « bazar ». On trouve tissus, produits de beauté et tenues de mariage.



Le visage tatoué de henné, les yeux pleins de sagesse, Meriam, 80 ans, aime conter sa vie. Elle vit majoritairement des dons des touristes.

contenter de ce que j'ai. » Depuis quelques années déjà, Meriam a l'électricité dans sa maison troglodytique. On peut aussi remonter le temps en entrant dans un ksar. Houcine, chachia sur la tête, s'est improvisé guide en ouvrant une buvette dans l'une des ghorfas d'un ksar dans le village d'El Ferch, tout près de Tataouine aussi. « Ce sont les seminomades qui, auparavant, entreposaient leurs réserves, grains, dattes, blé, figues, olives, paille. Chaque famille possédait un ksar et selon ses richesses, une ou plusieurs ghorfas. » C'est à l'aide d'une pouliche que les hommes montaient les denrées à l'étage et, pour les récupérer, montaient de petites marches. Alors que les histoires d'Houcine et Meriam conduisent au paradis, un peu plus loin se dresse le bague de Tataouine où les prisonniers français indisciplinés étaient incarcérés. Au bout de l'enfer. ● A.J.